

rique, laissèrent à Mme Blanc, une vive impression qui anima sa plume.

En 1897, Mme Blanc, accompagnée de M. et de Mme Ferdinand Brunetière, fit une seconde visite en Amérique. Le rédacteur de la *Revue des Deux Mondes* avait été invité à donner une série de conférences à l'Université John Hopkins et à celle de Harvard. C'est pendant ce second voyage, que Mme Blanc accompagna ses amis au Canada ; puis, écrivit son quatrième livre charmant. On y trouve des pages d'une fraîcheur et d'un charme singulier. La manière inattendue dont les Français ont maintenu leur nationalité, sans se mêler à leurs voisins ; la conservation remarquable de la langue, qui ressemble plutôt à celle du temps de Louis XIV, qu'à la langue parisienne d'aujourd'hui ; les lignes sévères qui sont tracées entre les citoyens anglais et les français ; sa propre foi catholique, envisagée de ce nouveau point de vue ; sa vie avec les religieuses des diverses communautés ; tout cela donne un ton personnel, autant que national, à son livre.

Son cinquième volume sur l'Amérique, est écrit surtout à un point de vue littéraire. Il est intitulé : *Questions Américaines*, mais ce sont des questions que la vie et les œuvres des autres soulèvent et que celles-ci doivent résoudre. C'est de la main d'un véritable artiste littéraire, que ces pages sont écrites.

Le " Congrès International des Femmes," organisé à Washington, en 1898, s'est réuni à Londres, en 1899. Mme Blanc finit son dernier livre en Amérique, par un compte rendu de ce congrès. C'est un essai de maître, esquissant brièvement les rapports de l'Angleterre, de la Russie, de l'Allemagne et d'autres pays, avec une intelligence et une impartialité parfaites.

Après cette récapitulation des relations littéraires de Mme Blanc avec notre continent, et une courte esquisse de sa vie, nous devons certainement ajouter quelques mots pour exprimer, même d'une manière inférieure, sa grâce, son esprit, sa bonté charmante, et surtout le caractère noble et la détermination, avec lesquels elle soutient ce qu'elle croit.

ANNETTE N. CLEMENTS,
Berthier-en-Haut, P. Q.

Le buvard de sa mie

Pendant que sa mie vaquait aux soins de sa délicate personne, il ouvrit le cartable de cuir vert qui se trouvait sur la table. Les coins et les chiffres étaient en argent et des blanches pages de papier buvard émanait un parfum subtil, qui était le parfum même de sa mie aimée.

Il feuilleta les divers papiers qui traînaient là. Quelques uns déjà anciens, avaient dû être gardés volontairement. Et tandis qu'entre ses doigts glissaient les feuilles, il lui parut que toute une partie secrète de la pensée de sa mie se révélait à lui.

Parmi quelques carnets de bal, — souvenirs des soirs où elle s'était plus particulièrement divertie, — il trouva l'itinéraire d'un voyage qu'elle avait projeté de faire. Il lui avait fallu y renoncer ; mais il devinait son regret en voyant cette feuille qu'elle gardait pour se rappeler combien elle fut près de réaliser son désir.

À côté de quelques lettres, laissées là, sans autre motif discernable qu'un peu de puérile vanité, il remarqua un billet d'une date ancienne, écrit de façon très affectueuse par une amie avec qui elle s'était brouillée depuis. Cette découverte lui fit entrevoir que la rancune n'existait point aussi réelle qu'elle la témoignât, — à moins toutefois qu'elle n'eût conservé cet écrit par un délicieux sentiment d'ironie et afin d'avoir constamment sous les yeux une preuve irréfutable de la sincérité des amies.

Maintenant, venaient des naïfs souvenirs de jeune fille : des fleurs séchées dans une enveloppe jaunie ; puis une chose toute récente : une épreuve de photographie qui la représentait avec son grand chien dans une promenade qu'ils avaient faite ensemble.

Et il s'attrista à revoir cette journée de printemps dont la photographie fixait la floraison et la grâce, cette journée qui avait été heureuse, qui était passée, et ne vivait désormais que là.

Il ne restait plus que des pages blanches. Alors il étudia les feuilles du buvard. Les mots bus par le papier avide se croisaient en tous sens. Une

grande écriture violette zébrait les pages.

Il y chercha la trace des pensées qui un instant occupèrent son amie. Dans un coin, était une addition faite à la hâte, ailleurs, il crut déchiffrer le mot atroce d'oubli. Mais les grandes lettres brouillées ne livraient point leur secret. Et déjà il s'exaspérait contre le mystère de cette écriture presque lisible encore, lorsqu'en caractères gothiques il lut son nom et il s'attendrit merveilleusement de ce qu'il fût seul demeuré intact parmi toutes ces paroles effacées.

Sur la cheminée, la pendule par son battement inlassable rappelait la fuite, également sans répit, de la vie.

Et par toute la chambre, sa mie répandait une grâce précieuse ; sa délicate beauté communiquant aux bibelots et aux tentures le charme des choses fragiles.

Il ferma le buvard qui, entre ses feuilles, contenait tant de pensées indéchiffrables, des pensées éphémères comme les mots qui les avaient exprimées, éphémère comme sa mie et comme toute beauté.

Il remit en place les pauvres objets auquel il s'était plu à prêter une valeur, et il lui vint à l'esprit que, toute créature est secrète, que la plus chère nous demeure inconnue et passe rapide, sans vouloir ou peut-être sans savoir livrer son âme.

J. MORIN.

Petites définitions :

Laurier. — Narcotique qui empêche les autres de dormir.

Un jeune reporter, venu prendre des nouvelles d'un haut personnage gravement malade, griffonne en hâte sur son carnet, après un coup d'œil rapide sur l'ameublement du salon :

" Le mal *empire* ; le mobilier aussi."

Propos de boulevard.

— Le financier Machin aura, paraît-il, son portrait au Salon. L'artiste l'a représenté dans une attitude familière, les mains dans les poches.

— Dans ses poches à lui ? Alors, ça ne sera pas ressemblant.

JEAN DESHAYES, Graphologue
13 rue Notre-Dame, Hochelaga,
MONTREAL